

le peuple juif au pardon. Mais enfin l'homme peut combler la mesure, rendre impossible la miséricorde. C'est alors la pierre elle-même qui tombe de tout son poids sur les coupables et les broie sans espoir de guérison. Daniel avait vu cette pierre mystérieuse se détacher de la montagne, tomber en le broyant sans ressources sur le grand empire d'Orient. Et s'il brise les empires comment les individus se croiraient-ils à l'abri de la ruine quand ils renient, outragent, persécutent, l'Homme-Dieu Sauveur? Plusieurs nous apparaissent assez insensés pour s'engager dans une guerre impie et imitent les Juifs dans leur crime en attendant qu'ils les imitent dans leur châtement. *Les Princes des prêtres et les Phariséens, entendant ces Paraboles, comprirent que c'était à eux mêmes que Jésus les appliquait : ils cherchaient à se saisir de lui, mais ils eurent peur de la foule qui le tenait comme un prophète*¹.

V. — Une autre Parabole, celle des *Invités aux noces du fils du Roi*, fait pendant à la précédente dans ses grandes lignes, mais s'en écarte dans d'importants détails. Les similitudes sont les suivantes. C'est, dans les deux, la même patience de Dieu, la même bonté à envoyer à son peuple les justes et les prophètes chargés de l'appeler au salut; dans le peuple, la même obstination dans ses refus. L'issue est identique : réprobation de la nation juive et appel des peuples idolâtres à sa foi. Mais si l'ensemble est le même, de notables particularités se remarquent. La mise en scène est ici plus solennelle: C'est un Roi qui organise pour les noces de son fils une immense fête. Tout est joie et réjouissance, ce n'est plus le labeur des vigneronniers c'est l'ivresse d'un banquet;

¹ Matt., XXI, 45, 46. Marc., XII, 12. Luc., XI, 49.

car l'époque est toute différente : nous sommes ici au lendemain de la Résurrection et l'union du Verbe avec la nature humaine se dépouille des tristesses du Calvaire et se revêt de délices et de splendeurs ; c'est la vie chrétienne avec les joies qui dès la terre présagent les joies du ciel. Ce ne sont plus les antiques prophètes qui sont envoyés à Israël, ce sont les apôtres qui multiplient leurs efforts pour rappeler au salut ce malheureux peuple enfoncé chaque jour davantage dans sa perdition. Les Juifs définitivement chassés de l'Eglise, les nations idolâtres y entrent. Tous y sont admis, pauvres comme riches, et les pauvres de préférence à tous les autres. Mais y demeure-t-on sans condition? Comment le croire? Le banquet royal ne souffre de convives que ceux que revêt la robe nuptiale. Les haillons sordides du péché ne sauraient déshonorer une aussi royale assemblée. Et si les Juifs sont exclus du royaume de Dieu pour leur incrédulité, le chrétien peut s'en faire chasser pour ses vices.

*Le royaume des Cieux est semblable à un Roi qui célébra les noces de son fils*¹. Le « roi » c'est Dieu, véritable roi du ciel et de la terre, Dominateur universel et universelle Providence. C'est lui qui nous envoie son fils unique, et ce fils s'éprenant pour la nature humaine d'un incompréhensible amour, se l'unit, en fait son épouse, et, en attendant qu'il lui fasse habiter le ciel demeure avec elle dans le lieu de son dur exil. « Le Royaume des Cieux » dont parle la Parabole est donc, non pas l'Eglise triomphante du ciel, mais l'Eglise militante de la terre. Jésus la fonde durant sa vie mortelle et en confie la garde à ses apôtres. Alors commence auprès des Juifs déicides les derniers efforts de la Mis-

¹ Matt., XXII, 1, 2. Luc., XIV, 16.

ricorde. Durant trente années les apôtres et leurs auxiliaires les conjurent de se repentir et d'accepter les pressantes invitations de Dieu. *Le Roi envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités aux noces.* Ils refusèrent. *De nouveaulte roi envoya d'autres serviteurs chargés de dire de sa part : « Voici que j'ai préparé mon festin ; on a tué les bœufs et tous les animaux que j'avais fait engraisser, tout est prêt venez au festin »*¹. Voyons sous cette image matérielle l'ensemble des grâces, qui dans la vie chrétienne, font à nos âmes une si abondante et si succulente nourriture. Entendons avec une indicible joie cet appel qui nous convie aux plus pures et aux plus vives jouissances, à la table même du Roi, en union intime avec le fils du roi, pour vivre de la vie même dont ils vivent, nous énvirer de leurs délices, et paraître couverts de leur propre gloire. Car tels sont pour nous les effets de la grâce sanctifiante que versent à l'envi dans nos âmes les divins Sacrements. Les Juifs qui furent les premiers invités continuèrent à tout refuser. *Sans tenir compte de l'invitation, les conviés s'en allèrent : celui-ci à sa ferme, cet autre à son négoce. Il y en eût même qui s'emparèrent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les firent périr*². Toujours le sang, toujours la cruauté. Les Juifs ne se contentèrent pas de refuser l'Évangile, mais il leur fallut, depuis le Calvaire jusqu'au sac de leur ville, se couvrir du sang des justes qui leur prêchaient Jésus-Christ.

Enfin Dieu se lassa de leurs crimes et le châtement fut sans pitié. Rome s'arma des vengeances divines,

¹ Matt., XXII, 3, 4. Luc., XIV, 17, 18, 19, 20.

² Matt., XXII, 6.

ruina Jérusalem, détruisit le temple, massacra les coupables ou les traîna en servitude. La Parabole devient une saisissante prophétie. *Ayant appris cela, outré de colère, le Roi donna l'ordre à ses troupes d'exterminer ces homicides et de brûler leur ville*¹.

Et l'Église de Jésus-Christ se fonda sans eux. Ils avaient refusé : nous fûmes appelés à occuper les places laissées vides. *Le roi dit à ses serviteurs : les noces sont prêtes, mais ceux qui y étaient invités s'en sont montrés indignes. Parcourez donc les carrefours et appelez tous ceux que vous rencontrerez. Les serviteurs se répandirent par les rues, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces se trouva remplie*².

Tel est l'aspect sous lequel Jésus-Christ nous présente son Église. Tous y sont appelés, nul n'en est exclu. Les plus pauvres, les plus déshérités, les idolâtres, les pécheurs, tout peut être amené au Sauveur, qui est assez puissant pour tout redresser, tout purifier, tout guérir. Rien ne le saurait rebuter, puisque lui-même a pris sur lui nos misères et que « nous avons été lavés dans son sang » et « guéris par ses meurtrissures ». Un seul mal, celui dont ont péri les Juifs, est à redouter : le refus. Ce mal peut-il devenir le nôtre ? Hélas ! oui et trop d'exemples nous doivent faire trembler. Combien en voyons-nous qui s'éloignent de la vie Chrétienne, de la prière, des Sacrements ? Et ce refus est-il amené par quelque raison considérable ? Non. Il suffit pour la plupart de se laisser distraire et absorber par les sollicitudes de la vie. « L'un va à sa métairie, l'autre à son

¹ Matt., XXII, 7. Luc., XIV, 21.

² Matt., XXII, 9, 10. Luc., XIV, 21, 22, 23, 24.

négoce ». Dieu, leur âme, leur éternité, tout ce qui est noble, tout ce qui importe, disparaît dans le tourbillon des affaires temporelles et des plaisirs.

Mais pénétrons dans la salle du banquet. *Or le roi entra pour voir ceux qui étaient à table. Ayant remarqué un homme qui n'était point revêtu de la robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment es-tu entré ici sans la robe nuptiale ¹ ? »* Il ne suffit donc pas d'être baptisé, d'avoir le nom de Chrétien, de paraître à la prière commune et dans les Assemblées saintes ; il faut « la robe nuptiale ». Dans la cérémonie nuptiale, en Orient, on accompagnait l'époux et on prenait part au banquet revêtu d'une robe éclatante, c'était la tenue de rigueur, sans laquelle nul n'eut osé se présenter. Au banquet du Roi des Rois, la « robe nuptiale » exigée, c'est l'innocence de l'âme, c'est l'exemption du péché grave, c'est la grâce sanctifiante, ou conservée après le baptême, ou recouvrée par la pénitence. Sans cette parure nous ne sommes pas admis dans l'intimité du Roi, nous n'accompagnons plus l'époux, nous sommes chassés dehors comme indignes, et si la mort nous surprend dans cet état, c'est pour nous l'éternelle damnation. *« Mon ami, comment es-tu entré ici sans la robe nuptiale ? — Cet homme garda le silence.* D'excuses valables il n'y en a point à donner, tant sont faciles les moyens de salut. Hélas ! ceux qui se perdent c'est pour avoir gardé le silence, être demeurés inertes et négligents et s'être laissés surprendre par la mort.

Alors le Roi dit à ses serviteurs : « liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dehors, dans les ténèbres extérieures. Là seront des pleurs et des grincements

¹ Matt., XXII, 11, 12.

de dents ¹. C'est en trois mots la description de l'enfer que nous fait le Sauveur. Les liens qui empêchent tout mouvement, c'est l'immutabilité du damné dans le mal, le péché est éternisé en lui, et il ne songe même plus à s'en délivrer ; il veut le mal et il le veut éternellement, sans plus aucun mouvement vers le repentir. Le damné est « chassé dehors », loin des siens, loin de sa patrie, loin de la Béatitude, loin de Dieu pour lequel seul il avait été créé. Et il git au « sein des ténèbres ». Elles envelopperont le corps, après la résurrection, et c'est au plus profond d'un ténébreux abîme que les coupables subiront leur éternel châtement. Mais elles enveloppent plus encore l'âme, l'intelligence, le cœur, d'où sont bannis tout penser supérieur, tout noble élan, toute aspiration vers le bien. Les « pleurs » marquent clairement les regrets poignants, les désolations immenses qui s'emparent du damné. Et « le grincement de dents » nous le montre dans les excès de rage furieuse où se consume sa misérable existence.

Le Sauveur n'ajouta plus qu'un mot qui, visant directement les Juifs, ne doit pas moins nous tenir dans une crainte salutaire et une efficace vigilance : *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* ².

A ces derniers mots les Phariséens s'éloignèrent, sourdement irrités, et allèrent s'entretenir des moyens de rendre Jésus suspect et odieux au peuple, en lui faisant tenir un langage qui le compromettrait ³.

Jésus lui-même sortit du temple et de la ville et se dirigea vers le mont des Oliviers. C'est là qu'il passait les nuits en prières, ces prières inondées de larmes et

¹ Matt., XXII, 13.

² Matt., XXII, 14.

³ Luc., XIX, 47, 48.

entrecoupées de sanglots, dont saint Paul eut la révélation : « aux jours de sa Chair mortelle, Jésus offrait ses prières et ses supplications à Celui qui le pouvait sauver de la mort et il les offrait avec de véhémentes clameurs et des torrents de larmes ».

LE MARDI SAINT

I. — Quand, le lendemain matin, Jésus et ses Disciples descendirent le mont des Oliviers pour rentrer dans Jérusalem, ceux-ci virent en passant le figuier desséché jusque dans ses racines¹. Le miracle, la veille, avait été instantané, ainsi que le dit saint Matthieu, mais ne s'arrêtant pas alors devant l'arbre, ce n'est que le lendemain que les douze virent l'effet de la divine malédiction. Ils en demeurèrent si frappés que Pierre interpella le Sauveur. *Maître, le figuier que vous avez maudit, le voilà séché² !* La stupéfaction de ses apôtres montrait à Jésus que l'enseignement avait porté coup et que son apparente faiblesse ne voilait plus à leurs yeux ses réels pouvoirs. Il s'en tint là, et sans répondre à Pierre sur le miracle du figuier, il lui découvrit une merveille plus grande encore dont lui-même et les autres Disciples seraient l'objet. La puissance dont il venait de leur donner une si éclatante preuve deviendrait la leur, et plus grande encore. Non seulement, ils pourraient, armés d'un pouvoir divin, dessécher un figuier jusqu'à ses racines, mais bouleverser la nature, renverser les montagnes, étendre sur toutes les créatures

¹ Marc., XI, 19, 20.

² Marc., XI, 21, Matt., XXI, 20.

une puissance irrésistible. *En vérité, dit-il, si vous avez la foi et que vous n'hésitez pas, non seulement vous dessécherez un figuier, mais vous direz à cette montagne : déracine-toi et jette-toi dans la mer; aussitôt elle s'y jettera¹.* Ils expérimentèrent plus tard la vérité de cette promesse, et si nous ne lisons pas qu'ils aient précipité des montagnes dans la mer, ils firent, à la lettre, éclater de plus grandes merveilles que celles opérées par leur Maître. L'ombre seule de Pierre passant sur les malades les guérissait ; les linges qui avaient touché Paul suffisaient à opérer des miracles, et quand il le fallut, Pierre d'une parole foudroya Ananie et Saphire, et Paul livra au démon comme à un bourreau l'incestueux de Corinthe.

Cette transmission de pouvoirs n'était pas ce que Jésus avait le plus à cœur d'annoncer aux Douze, mais la source et les conditions mêmes de ces pouvoirs. L'homme n'est puissant que par la foi, la prière, la charité. Tout devient possible à celui qui croit, même le miracle, si Dieu le juge nécessaire. Tout est possible surtout dans l'ordre de la sanctification et du salut. Il n'est pas une plante vénéneuse ou stérile, pas un vice, pas une habitude mauvaise, qu'armés de la foi nous ne puissions faire périr dans notre âme. Le démon, dont le monstrueux orgueil s'élève comme une montagne au-devant de nous, ne résistera pas un instant à l'empire de la foi, quand cette foi sera accompagnée d'une confiante prière. *Je vous le déclare, tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et vous l'obtiendrez².* Objecterez-vous : j'ai

¹ Matt., XXI, 21, 22. Marc., XI, 22, 23, 24.

² Marc., XI, 24.